

Prédication du baptême de Paul
dimanche de Pâques
5 avril 2015 Annecy

Texte biblique : Luc 14, versets 25 à 33.

Paul, c'est après un beau chemin, depuis tes années ici d'école biblique, de catéchisme et de groupe de jeunes, balisé par celles et ceux qui t'ont accompagné, et aux côtés de tes proches, que tu as pris cette décision de demander le baptême.

Tu as toi-même choisi ce passage biblique de l'évangile de Luc que ton oncle vient de lire, qui présente Jésus, en chemin, suivi par les foules.

Jésus ne mâche pas ses mots quand il parle de l'engagement nécessaire pour le suivre et utilise 2 petites paraboles pour illustrer ses propos.

Juste avant cette histoire chez Luc, Jésus est à table et raconte l'histoire des invités du grand festin. Après notre passage, il lui est reproché de manger avec des pécheurs.

Dans cet évangile, nous assistons à une alternance de temps de repas et d'avancées sur les chemins, comme ici où nous avons entendu au début du texte : "plus tard Jésus est en chemin et des foules nombreuses l'accompagnent".

Se nourrir, l'estomac et l'esprit, puis cheminer, et ainsi de suite, c'est l'invitation de Luc pour vivre l'évangile. Nourriture et chemin pour celui qui accueille la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ.

Le temps que tu as pris pour cheminer et te nourrir, Paul, est alors parole d'évangile. En prenant le temps de l'attente, des questions, de la réflexion, des échanges avec les autres, et finalement de l'engagement, tu as vécu la Bonne Nouvelle dans ta vie.

Et ce n'est pas fini ! Ainsi en est-il pour chacun de nous.

Tu t'engages aujourd'hui à poursuivre sur cette route, nourri par le Souffle de Dieu, enrichi par ceux que tu rencontres et par ta communauté ici, et en marche dans la vie.

Tu as donc réfléchi, et préférant les questionnements musclés aux réponses toutes faites, tu as naturellement choisi pour ce dimanche de Pâques, un texte bien costaud qui va nous réveiller, à défaut de nous endormir je l'espère !

Notre texte semble d'abord appeler un paradoxe :

d'un côté, en Jésus-Christ, Dieu m'aime comme je suis, je n'ai qu'à recevoir son pardon, et me voilà debout !

D'un autre côté, être chrétien impliquerait aussi renoncements, choix, souffrances, et décisions bien personnelles à assumer...

Jésus, dans notre passage, parle en effet de l'aimer plus que sa famille, de porter sa croix, de renoncer à ses biens et de bien prendre le temps de la réflexion.

Le message de Pâques est-il alors finalement complexe ?

La question peut être posée ainsi : comment concilier l'amour gratuit de Dieu pour moi et l'engagement qui coûte, de ma part et pour Lui ?

En fait, il ne s'agit pas pour Luc le théologien d'opposer les deux types de vocations : d'un côté, celle qui est immédiatement suivie d'effet : Jésus appelle et le disciple vient, comme pour l'appel des premiers disciples, avec Lévi par exemple où Jésus vient le chercher à son travail, et lui dit "suis-moi ! ". Puis, " l'homme se lève, il laisse tout et suit Jésus ". (Luc 5, 27 et 28) ;

et d'un autre côté, la vocation qui demande le temps nécessaire de la réflexion, celle commentée dans notre passage.

Ces deux manières de répondre à l'appel premier du Christ, a priori opposées, existent, sans que l'une ne prime sur l'autre. Elles sont différentes mais ne s'excluent pas.

Chacun reconnaîtra ici sa façon de suivre le Christ.

Pour celle que tu as choisi Paul, tout le monde a bien compris !

Essayons de décrypter ensemble les demandes de Jésus chez Luc.

v. 26 : "Celui qui vient à moi doit m'aimer plus que son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même plus que sa vie. Sinon, cette personne ne peut pas être mon disciple." Certaines traductions disent même "si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère...". Difficile à entendre, en effet...

Luc explique ici que l'engagement à la suite du Christ, et tout ce qu'il induit, dans ses prises de positions et ses choix de vie, va forcément remettre en question sa vie et jusque dans ses relations avec ses proches. N'oublions pas que le christianisme n'existait pas à l'époque, c'était donc une façon radicalement nouvelle de penser et vivre sa vie pour le monde juif ou païen. C'est une vraie rupture de vie que Jésus propose.

Quand Luc parle d' "aimer plus", il ne s'agit pas tant de la personne en elle-même que de ce qu'elle représente.

A l'époque de Jésus, mais c'est vrai aussi aujourd'hui dans certains milieux, le poids de la famille est si lourd qu'il est difficile de s'en affranchir pour tracer sa propre route. Naître dans une famille c'est forcément suivre sa voie.

Vous faites peut-être partie des quelque 12 millions de spectateurs qui ont vu "Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu ?" Caricaturée ici, l'empreinte familiale reste tout de même aussi parfois aujourd'hui très prononcée.

Ainsi, entrer dans la Bonne Nouvelle de l'Évangile, c'est revêtir une identité nouvelle de fils et fille du Dieu vivant en acceptant de s'affranchir de nos places sociales et familiales.

Alors oui je reste le fils de Monsieur Untel, la sœur de Mlle Trucmuche, l'employé de Mme Y, celui qui a divorcé, réussi ou raté ses examens, mais ces identités là ne m'enferment pas, ne me condamnent pas, car je suis homme nouveau, femme nouvelle, libéré, disciple de Jésus le Vivant, habillé d'une identité nouvelle qui surpasse toutes les autres.

C'est appuyé par deux paraboles que Jésus illustre son propos :
d'abord un ouvrier se lance dans une construction, mais doit s'arrêter au milieu faute d'avoir pris le temps de la réflexion et des comptes avant de se lancer,
puis un chef de guerre comptabilise ses troupes et devant son infériorité numérique préfère sagement se soumettre.

Celui qui veut suivre le Christ doit prendre le temps des comptes et de la sage réflexion. Il doit pouvoir renoncer au pouvoir de ses attaches sociales ou matérielles et placer sa confiance en Dieu Seul.

Luc exprime ici que pouvoir "être" disciple du Christ dépend du renoncement de tout pouvoir humain.

Jésus déclare aussi : "celui qui ne porte pas sa croix et qui ne me suit pas, celui-là ne peut pas être mon disciple."

Nous avons dans nos traditions religieuses tout de suite cette image du Christ souffrant, croix sur le dos, avançant vers son calvaire, et ma foi, cette image ne nous enthousiasme pas... Nous avons bien raison !

Une traduction plus précise de cette expression en grec serait "porter un fardeau".

Au départ d'ailleurs, cette expression au temps de Jésus n'avait pas de rapport avec la Passion, elle existait avant que le Christ ne meure. De plus, vous le savez, la mort par crucifixion était malheureusement plutôt courante à cette époque.

Cette expression "porter un fardeau" dans la bouche de Luc signifie d'abord accepter tous les renoncements dont nous venons de parler pour suivre le Christ (pouvoir du poids familial, du rang social, des biens matériels) : porter un fardeau c'est accepter de renoncer aux fausses certitudes pour Le suivre fidèlement.

Théologiquement il ne s'agit donc pas de revivre le calvaire du Christ ce qui serait un contre-sens, puisque nous croyons que le Christ a souffert une fois pour toutes pour notre pardon, et qu'en cela, plus besoin de sacrifice. Ce qui ne nous dispense pas en revanche de la réflexion et de l'engagement !

Me suivez-vous toujours ? ...

Nous savons que Jésus s'adresse aux foules. Ainsi, il s'assure auprès de toutes ces personnes qu'elles ne sont pas là que par effet de mode ou moment plaisant : être disciple mérite réflexion pour un réel engagement.

Et nous, sommes-nous capables de nous engager ?

à nouveau chaque jour ?

par le baptême une fois pour toutes ?

Comme pour tout engagement chrétien, c'est chaque jour à nouveau qu'il faut dire "oui, je crois", comme je le disais hier au couple pour la bénédiction de son mariage : se redire "oui" chaque matin !

Dieu n'a pas besoin de saints, d'êtres parfaits, mais de femmes et d'hommes confiants, engagés et responsables.

Denier éclairage : quand nous avons échangé ensemble sur ce texte avec toi Paul, tu m'as dit trouver exagérer le " pour me suivre il faut m'aimer plus que sa propre vie ".

Tu me disais ne pas vouloir de déterminisme. Et tu as bien raison !

Dieu en effet, n'est sûrement pas un Dieu magicien, tirant sur les ficelles de nos vies au grès de ses humeurs !

On entend parfois : "c'était écrit", expression populaire signifiant que cela devait arriver. Mais la pensée biblique est étrangère à cela. Nos vies ne sont pas rédigées à l'avance sur un grand livre comme si nous n'aurions plus qu'à entrer dans les pas de celui qui a écrit notre histoire.

A l'inverse, le Dieu biblique n'est pas non plus le Dieu absent de nos vies, qui nous regarderait songeur de son nuage nous débattre dans les dédales de nos journées.

Notre Dieu, le Vivant, celui célébré toujours à nouveau et au cœur de Pâques, est le Dieu présent, le Dieu avec.

Celui qui ne force personne, mais qui est là, sans rien attendre en retour.

Il propose son amour à qui veut bien le recevoir.

Nous sommes libres d'accueillir ou non sa Bonne Nouvelle.

Lui se tient, et restera toujours disponibles pour guider nos pas et magnifier nos vies.

Pâques, l'Évangile, est un appel à la confiance de la part du Dieu Vivant.

Pour notre veillée de vendredi saint, nous avons médité ici autour du personnage de Judas, ce disciple clef dans la passion de Jésus.

Selon les écrits, il peut avoir différents visages : le traître, celui qui s'est trompé, et jusqu'à l'ami le plus proche qui participe au salut de l'humanité.

Nos 4 évangiles gardent l'image de celui qui a fait ses comptes, au sens propre comme au sens figuré, et qui a finalement renoncé à suivre ce Messie qui ne va pas les délivrer de l'occupation romaine mais qui choisit d'être pleinement "homme" jusqu'au bout.

Judas a ainsi pris le temps de la réflexion et même de la sagesse, pourrait-on peut-être dire, en choisissant de ne pas s'engager à la suite de ce Messie-là.

C'était sa liberté d'enfant de Dieu.

Pour nous, ce Jésus, nous l'appelons aujourd'hui, comme plus de 2 milliards de chrétiens, le Christ.

C'est le Messie, notre Messie, celui qui le premier est venu vers nous, et que nous avons choisi de suivre, instinctivement, ou en prenant le temps d'une sage réflexion.

Dieu a bien choisi de se faire pleinement homme pour venir jusqu'à nous et manifester son amour inconditionnel.

C'est la Bonne Nouvelle pour tous.

Et allez ! ... Ce n'est pas si compliquée !

Nous l'appelons la Grâce.

C'est le sens de la fête de Pâques.

Qui que tu sois, tu es aimé comme tu es, et la Vie t'est donnée.

A toi maintenant de t'engager !

Amen.

Pasteur Charlotte Gérard.